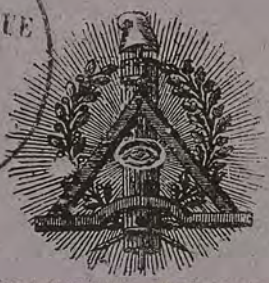
10.

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1275



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU

62



Le
Rival inattendu,
ou
Le Juge villageois
Com. par. en 3 actes,
par Guyot 2e amend.
1794.

RÉVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

LE
RIVAL INATTENDU,
OU
LA RUSE VILLAGEOISE,

COMÉDIE-PARADE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois sur le Théâtre des VARIÉTÉS AMUSANTES, *Boulevard du Temple, le 15 Juin 1793.*

Par le C. GASSIER ST.-AMAND.



BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A PARIS,

Chez la Citoyenne TOUBON, Libraire, sous les Galeries du Théâtre de la République, à côté du passage vîtré.

1794.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE BAILLI, tuteur et amoureux de Lucette.	MATELIN.
LA MÈRE SIMONNE, tante de Lucette.	La Citoyenne LÉVÊQUE.
LUCETTE.	La Citoyenne DURAND.
CHARLOT, amant de Lucette.	DELORGE.
PERETTE, amante de Blaise, paysanne niaise.	La Citoyenne FÉVRAIT.
BLAISE, domestique du Bailli.	PIQUANT.
BERTRAND, père de Charlot.	LESAGE.
PAYSANS.	

La Scène se passe dans un Village.

Nota. Le Citoyen GASSIER ST.-AMAND donne avis à tous les Directeurs de Spectacles, que la Citoyenne TOUBON est exclusivement propriétaire et du droit d'imprimer, et de celui de laisser jouer *Le Rival inattendu, ou la Ruse villageoise*, sur tous les Théâtres de la République. L'acte de son droit de propriété est déposé chez le Citoyen AVARE, Notaire, *rue de Richelieu*, dite *de la Loi*, *N° 904.*

Ce 19 nivôse 1794.

GASSIER ST.-AMAND.



LE

RIVAL INATTENDU,

OU

LA RUSE VILLAGEOISE,

COMÉDIE-PARADE EN UN ACTE,

Le Théâtre représente une chambre rustique; au fond, un escalier conduisant à une chambre élevée; sous l'escalier, un petit caveau fermé par une porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLAISE *seul.*

AH, mon dieu! qu'il est donc farce, not' maître! D'puis qu'il est amoureux d'Lucette, j'crais qu'il a le

guiable au corps. I' s'demène comme un possédé; i' va, i' vient, s'tappe la tête, i' se.... Faut qu' l'amour soit une drôle d'chose, pisqu'i' tourmente comme ça un garçon! Morgué! j'l'attrapperai ben, moi; car, excepté mamselle Perette, j'n'aimerai qui que ce soit ... Faut convenir qu'all' vous a une phisolomie ni pu ni moins qu'un soleil; aussi quand j'la regarde, j'sens un queuque chose qui m' tricotte dans l'estomach, d'manière qu'ça fait un tictac qui fait que..... C'est pas de l'amour toujours, ça m'console. Mais vlà la mère Simone.

SCÈNE II.

BLAISE, LA MÈRE SIMONE.

BLAISE.

Bonjour, la mère Simone: j'sommes ben vot' serviteur.

SIMONE.

Bonjour, mon enfant; M. l'Bailli y est-il?

BLAISE.

Attendez, j'allons li demander.

SIMONE.

Imbécile! dis-lui que j'veux lui parler.

BLAISE.

A li même, n'est-ce pas?

SIMONE.

Oui, que je l'attends ici.

BLAISE.

Dame, voyez-vous, je ne sais pas si i' s'ra ben aise

qu'on l'dérange : d'puis qu'il est amoureux, i' n'se plaît pu que dans la compagnie d'li-même ; il reste enfermé comme un z'ibon : excepté ses quatre répas, i' n'mange pas d'la journée, et ne boit plus que ses six bouteilles ; en vérité, j'ai peur qu'i' n'tombe malade.

SIMONE.

Maudit bavard, va donc.

BLAISE.

Acoutez donc ; i' m'a ben recommandé de n'le dire à parsonne : dame, c'est qu'il faut d'l'indiscrétion dans l'zamours ! sans ça, tout l'monde l'sauroit.

SIMONE.

C'est ce qu'il me paroît : finiras-tu?

BLAISE.

Ne vous impatientez pas ; vlà qu'j'y vas. (*Il va doucement et revient sur ses pas*). C'est-i' pressé ce qu'vous li voulez ?

SIMONE.

Sans doute, très-pressé.

BLAISE.

Eh ben, vlà qu'j'y vas : j's'rai revenu en deux tours d'jambes : allez, laissez faire. (*Il sort en chantant*) :

Là-haut, dedans ces bois,
J'ai z'entendu la voix
De mon cher amant.

SCÈNE III.

LA MÈRE SIMONE *seule.*

JE suis impatiente d'instruire, M. l'Bailli de la conduite de cette effrontée de Lucette. A son âge, avoir un amoureux! En vérité, j'suis dans une colère.... C'n'est pas pour me flatter, mais quand j'avois quinze ans, j'étois assez drôlette; et si les galants du village venoient batifoler autour d'moi, j'savois ben leur en imposer; et l'pauvre Simon, (*en pleurant*) Dieu veuille avoir son ame, ne m'a épousée qu'en tout bien tout honneur. J'aurois mieux aimé rester fille toute ma vie, que de faire jaser sur mon compte: aussi l'on me citoit par-tout pour exemple. A présent, ce sont les filles qui font les yeux doux. Mais patience, j'empêcherai bien Lucette de les imiter: c'est ma nièce; et puis M. l'Bailli, qui est mon compère et son tuteur, veut la prendre pour femme: voilà un mari comme il faut; un homme raisonnable au moins, et non pas de ces freluquets.....

SCÈNE IV.

LE BAILLI, BLAISE, LA MÈRE SIMONE.

(*Pendant ce Dialogue, Blaise écoute la conversation*).

BLAISE.

LA mère Simone, v'la M. l'Bailli.

LE BAILLI.

Bonjour, commère : qui vous amène donc si matin ?

SIMONE.

Une chose épouvantable !

LE BAILLI.

Vous m'étonnez ! De quoi s'agit-il ?

SIMONE.

J'ai appris... Oh ! j'suis dans une colère !

BLAISE.

Quoiqu'c'est-i' donc que vous avez appris ?

LE BAILLI.

Que fais-tu là ?

BLAISE.

J'écoute.

LE BAILLI.

Va-t-en : ce drôle-là.....

BLAISE.

Eh ben, on s'en va.... on s'en va. (*A part.*) Cachons-nous pour entendre ce qu'all' va dire. (*Il va sur l'escalier*).

LE BAILLI.

A présent que nous sommes seuls, commère, dites-moi donc le sujet qui vous amène ?

SIMONE.

Vous n'savez donc pas le bruit qui court dans l'village ?

LE BAILLI.

Nullement.

SIMONE.

Comment! un homme raisonnable comme vous, peut-il être la dupe d'une morveuse ?

LE BAILLI.

Mais expliquez-vous : que voulez-vous dire ?

SIMONE.

Que Lucette vous trompe.

BLAISE.

Voyez l'grand malheur !

SIMONE.

Qu'elle a un amoureux.

BLAISE.

J'm'en étois douté.

SIMONE.

Qu'ils se parlent tous les jours ; et qu'enfin, cet amoureux est Charlot, le fils de votre voisin Mathurin.

BLAISE.

All' a bon goût; ça fait un biau gas.

LE BAILLI.

Je ne puis revenir de mon étonnement..... Mais êtes-vous bien sûre?....

SIMONE.

Très-sûre : écoutez. Ce matin, en allant chez la mère Bertrand, j'ai vu, à l'entrée du petit bois, Lucette et Charlot qui causoient ensemble : je me suis approchée tout doucement derrière une haye, et j'ai entendu Lucette qui lui disoit : « Non, mon cher Charlot, je n'épouserai jamais M. l'Bailli : il est trop laid. »

LE BAILLI.

Allons donc, vous plaisantez !

SIMONE.

Écoutez donc jusqu'à la fin. « C'est un vieil avare, un radoteur ennuyeux ».

BLAISE.

Vlà, ma fine, son portrait tout craché.

SIMONE.

« Et je n'ai pas de plus grand plaisir que lorsqu'il n'est point à la maison ».

BLAISE.

Ah ! c'est ben vrai ça !

LE BAILLI.

Mais voilà qui est sérieux !

SIMONE.

Un moment donc. Charlot lui répondit : « Laisse faire, Lucette, je vais trouver mon père, je lui dirai que je t'aime, et je suis persuadé qu'il s'employera auprès de ta tante Simone pour notre mariage ». Craignant d'être surprise, j'ai quitté la haye, et je suis vîte venue vous instruire de cela. A présent, il s'agit d'empêcher qu'ils ne se voyent, et de terminer promptement votre mariage avec elle. J'entends du bruit ; c'est peut-être elle. (*Ici Blaise s'en va*). Je vous quitte ; profitez de l'avis. Sans adieu.

LE BAILLI.

Il me vient une idée.... Attendez-moi chez vous. Je veux qu'avant ce soir, Lucette consente elle-même à son mariage avec moi.

SIMONE.

Vlà qui va des mieux. A tantôt : mais sur-tout du secret !

LE BAILLI.

Comptez sur ma discrétion. (*Simon sort*).

SCÈNE V.

LE BAILLI *seul.*

Voyez donc un peu, cette morveuse ! me préférer un jeune homme ! Ho-ho ! j'y mettrai bon ordre ; et je lui ferai voir qu'un Bailli n'est jamais le dernier, quand il s'agit d'attraper les autres ! Ce n'est pas que, dans le fond, je craigne un rival tel que Charlot ; mais n'importe : un rival est un homme ; et sur cet article, une tête femelle est sujette à avoir des distractions qui pourroient devenir très-conséquentes : c'est pourquoi il faut la prévenir : je veux lui tendre un piége dont elle ne se doutera pas ; une fois surprise, elle sera forcée de m'épouser, et je lui prouverai qu'en malice, un Bailli l'emporte de beaucoup sur le sexe féminin..... La voici justement qui vient fort à propos.

SCÈNE VI.

LUCETTE, LE BAILLI.

LE BAILLI.

Approche, Lucette : j'ai quelque chose à te dire, que je viens d'apprendre à l'instant.

LUCETTE.

(*A part.*) Serois-je trahie ? Dissimulons. (*Haut.*) De quoi s'agit-il ?

LE BAILLI.

Tu sais combien je t'aime ?

LUCETTE.

Vous me l'avez dit plusieurs fois.

LE BAILLI.

Eh bien, ma bonne amie, juge de mon chagrin ! je suis obligé de te quitter !

LUCETTE *à part.*

Tant mieux. (*Haut.*) Comment donc ! me quitter ! et pourquoi ?

LE BAILLI.

L'on vient de m'écrire de me transporter sur-le-champ à la Ville pour une affaire intéressante. Ma mignonne, sois sûre que je ferai toute la diligence possible pour ne pas être privé long-tems du plaisir d'être auprès de toi.

LUCETTE.

(*A part.*) Puisse-t-il ne jamais revenir ! (*Haut.*) Ah ! Monsieur, ce départ m'est sensible ; je partage votre chagrin ; mais j'espère qu'un prompt retour.....

LE BAILLI.

(*A part.*) Parleroit-elle sincèrement ? (*Haut*). Oui, ma belle, je ferai ensorte que demain. ..... Va, ne t'afflige pas.

LUCETTE.

Malgré la tristesse que me cause votre départ, craignez de revenir la nuit, je vous en conjure ; restez plutôt un jour de plus ; car, s'il vous arrivoit quelque accident, j'en mourrois de douleur.

LE BAILLI.

(*A part.*) La friponne ! (*Haut.*) tranquillise-toi ; je prendrai mes précautions. (*A part*). Bon ; mon projet réussit.

LUCETTE.

A propos, je viens de rencontrer gros Pierre, qui m'a demandé si vous étiez ici. Il a, dit-il, quelque chose à vous communiquer.

LE BAILLI.

Je passerai chez lui : va préparer ce qui m'est nécessaire pour mon voyage. (*Lucette va pour sortir*). Eh bien, tu ne m'embrasses pas ?

LUCETTE.

De bon cœur. (*A part*). Si c'étoit pour la dernière fois!

SCÈNE VII.

LE BAILLI *seul.*

LA petite masque ! avec quel air d'innocence elle m'a répondu ! En vérité, j'étois sur le point de la croire : cependant, une secrète joie éclatoit sur son visage. A son âge, pousser la dissimulation à ce point ! Ho-ho ! vous me payerez votre discrétion !.. Mais suivons notre dessein. (*Il appelle*) : Blaise.

SCÈNE VIII.

BLAISE, LE BAILLI.

BLAISE.

QUEUQU'C'EST-Y qu'vous voulez, M. l'Bailli ?

LE BAILLI.

Écoute : je vais partir en campagne.

BLAISE.

Bah ! ousqu'vous allez donc comme ça ?

LE BAILLI.

A la Ville.

BLAISE.

Ah! guiable! tout seul ?

LE BAILLI.

Oui, je reviendrai demain.

BLAISE *à part.*

Tant pis.

LE BAILLI.

Comme c'est une affaire qui exige ma présence, tu resteras à la maison : sans cela, je t'aurois envoyé à ma place.

BLAISE.

C'est zégal : pisque c'est comme ça, j'garderons ben la maison, allez : pour ce qui est d'ça, certainement. C'est pas pour dire, mais c'est que j'dis, l'on peut s'fier à moi. (*A part*). Tatigué! comme j'vais m'en donner!

LE BAILLI.

Il faut que tu me rendes un service.

BLAISE.

Deux si vous voulez ; vous n'avez qu'à dire : me vlà tout prêt.

LE BAILLI.

Laisse-moi donc parler.

BLAISE.

Pour ça, j'savons l'incivilité : vous pouvez parler tant qu'vous voudrez ; vous êtes le maître, et vous pensez ben qu'i' n'me conviendroit pas.....

LE BAILLI.

Te tairas-tu?

BLAISE.

Non : c'est qu'c'est dans l'ordre : j'dois obéir quand vous commandez.

LE BAILLI.

Silence, encore une fois.

BLAISE.

Me v'la muet.

LE BAILLI.

Tu connois bien Charlot, le fils de notre voisin Mathurin ?

BLAISE.

Pardine, si je le connoissons ! Sans doute ; c'est un biau garçon, pas vrai ?

LE BAILLI.

Laissons-là ses qualités.

BLAISE.

I' m'ressemble un peu.

LE BAILLI.

Finiras-tu ?

BLAISE.

Oh ! mais j'dis, c'est qu'en fait de biaux garçons, j'en détache, voyez-vous ; j'en détache !

LE BAILLI.

L'impertinent !

BLAISE.

Ne vous fâchez pas, M. l'Bailli, ne vous fâchez pas : si vous saviez comme toutes les filles sont contentes en m'voyant ! Jarnigoi ! j'crais qu'si j'voulois, elles m'épouseroient toutes. Dame, c'est comme ça. Est-ce ma faute, si j'sis beau, moi ?

LE BAILLI.

Babillard insupportable ! Écoute-moi donc.

BLAISE.

Très-volontiers. V'là que j'vous écoute avec intention.

LE BAILLI.

Tu vas aller trouver Charlot : tu lui diras que Lucette t'envoye l'avertir que j'vais partir en campagne, et qu'elle a à lui parler.

BLAISE.

Allons donc, vous vous gaussez !

LE BAILLI.

Pourquoi donc?

BLAISE.

Comment! vous voulez que j'allissions li dire ça?

LE BAILLI.

Sans doute.

BLAISE.

Mais il ne me croira pas, quand j'li conterai que vous m'avez dit que j'li dise que Lucette.... Ah ! ouiche, que je n'sommes pas si bête !

LE BAILLI.

Imbécille ! il ne faut pas parler de moi.

BLAISE.

Ah ! j'entends, j'entends. C'est mamselle Lucette qui vous a prié d'envoyer chercher Charlot?

LE BAILLI.

(*A part.*) Le butor ! (*Haut.*) Ce n'est pas cela du tout.

BLAISE.

Non ! c'est qu'on n'me dit pas les choses deux fois ! Et puis j'savons ben qu'il est amoureux de mamselle Lucette, et qu'par ainsi all' le préfère à vous, qui êtes laid, avare, ennuyeux. Oh ! j'savons tout ça !

LE BAILLI.

A la fin, je perds patience : te tairas-tu, maudit bavard?

BLAISE.

Dame, v'là ce qu'y a d'bon : quand j'sais quequ

chose, je n'en parle à parsonne. Je ne suis pas causeux, moi!

LE BAILLI.

C'est ce qu'il me paroît. Je vois qu'il n'y a pas moyen de te charger d'une commission.

BLAISE.

Je n'sommes pas bête, peut-être : expliquez-vous mieux.

LE BAILLI.

Pour la dernière fois, écoute, et retiens bien ce que je te vais dire.

BLAISE.

Parlez ; j'écoute de toutes mes oreilles.

LE BAILLI.

Tu diras à Charlot que Lucette le demande. Il viendra sur-le-champ : tu le feras entrer ici ; alors tu feindras d'entendre du bruit : il aura peur, et tu le feras cacher.

BLAISE.

Dans la chambre de mamselle Lucette ?

LE BAILLI.

As-tu résolu de te moquer de moi?

BLAISE.

Ben au contraire! je le ferai cacher...

LE BAILLI.

Dans le caveau que voilà sous l'escalier : tu l'enfermeras, et tu m'en apporteras la clef chez gros Pierre.

BLAISE.

Faudra-t-i' dire à mamselle Lucette que Charlot sera sous l'escalier?

LE BAILLI.

Garde-t-en bien! Je vais chez gros Pierre : tu m'apporteras là ce qu'il faut pour mon voyage, et sur-tout

la

la clef ! Si tu fais bien ma commission, je te marierai avec Perette : m'entends-tu à présent?

BLAISE.

Tatigué ! Vous venez d'dire là un queuque chose qui va me donner de l'esprit, tellement qu'auprès de moi, vous ne serez plus qu'une bête.

LE BAILLI.

C'est bon, c'est bon ! Dépêches-toi, et songe bien que tu épouseras Perette ! (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

BLAISE *seul.*

TU épouseras Perette ! Vlà qui va ben. J'crais qu'il est fou, d'vouloir que j'allissions chercher Charlot ! Faut convenir que pour un Bailli, i' n'est guère malin ; et que si j'équions à sa place, quand mamselle Lucette devroit s'en passer toute sa vie, j'n'enverrions pas chercher le garçon, toujours : puisqu'il l'veut, ça m'est égal à moi. Mais ruminons un tantinet ce qu'il faut que j'disions à Charlot..... Ah ! bon !..... C'est M. le Bailli qui m'a dit d'vous dire que Lucette..... Non, ce n'est pas comme ça ! Mon dieu, mon dieu ! vlà que j'l'ai oublié : c'est guignonant..... C'est mamselle Lucette qui m'envoye vous avertir que M. l'Bailli est en campagne sous l'escalier. Fort bien ! A celle fin que j'l'i donnions la clef qui doit sarvir pour épouser Perette, et que c'est ce qui fait que, ce qui fait qu'... Oh ! mais, j' dis, j'ons d'la mémoire ! Allons nous acquitter de not' commission. (*Il va pour sortir : Perette entre.*) Tiens, vlà mon amoureuse !

SCÈNE X.

BLAISE, PERETTE.

BLAISE.

TATIGUÉ! mamselle Perette! queu bonheur pour moi, de voir ici les attraits des appas d'vos charmes! J'vais vous épouser tout d'suite : M. l'Bailli l'a dit; faut que j'vous embrasse, primo d'abord. (*Ils s'embrassent.*)

PERETTE.

Comme vous y allez! mon amoureux! Vous êtes ben pressé!

BLAISE.

Dame, c'est comme ça, mamselle; j'vous aime, vous m'aimez, j'nous aimons; d'après ça, ça doit zaller tout d'go.

PERETTE.

Vous savez ben que je n'demandons pas mieux : mais ma marraine dit que j'suis trop jeune pour supporter la fatigue du mariage.

BLAISE.

Tiens, all' est bonne là, votre marraine! Est-ce que je ne serons pas deux? Eh ben, nous nous aiderons, et pis j'dis, c'te fatigue-là, mamselle, n'est pas t'une fatigue, quand on s'aime ben.

PERETTE.

Que vous avez d'esprit, M. Blaise! Savez-vous ben que vous pourriez t'être le maître d'école de la paroisse?

BLAISE.

C'est un effet d'vot' part, mamselle Perette. Pour d'l'esprit, j'm'en vante : mais quand j'suis auprès d'vous,

i' grandit à vue d'œil ; et stapendant, M. l'Bailli m'dit toujours : Tu n'es qu'une bête.

PERETTE.

M. l'Bailli l'dit ? Et ben, moi, j'dis le contraire ; et puis n'faut pas l'écouter. J't'aime comme ça, mon ami Blaise.

BLAISE.

T'as raison. Quand une fois nous serons mariés, nous nous moquerons d'lui.

PERETTE.

Oui : mais j'crains ben que ma marraine n'y consente pas.

BLAISE.

Sois tranquille, pisque M. l'Bailli l'veut. Est-ce qu'on peut refuser un Bailli donc ? Si tu savois ! tout-à-l'heure, i' m'a chargé d'une commission ben farce, va ! et i' m'a dit : Si tu réussis, tu épouseras Perette. Eh ben, vois-tu, s'te parole-là m'a rendu si aise, si aise, que la satisfaction du plaisir de la joie m'a tout..... Je ne sais comment t'expliquer ça ; mais enfin, suffit.

PERETTE.

Et quelle est donc cette commission dont il t'a chargé ?

BLAISE.

Oh ! dame, je ne peux pas l'dire ; c'est un secret. Pas possible, mamselle Perette, pas possible.

PERETTE.

J'vois ben qu'vous ne m'aimez pas, M. Blaise, pisque vous avez des secrets pour moi.

BLAISE.

Tant s'en faut qu'au contraire certainement ; et mon cœur, en te voyant, sautille ni pu ni moins que je ne sais pas qui ; mais pour t'épouser, il faut que je me taise : n'gnia qu'c'te raison-là qui puisse me fermer la parole de la langue.

PERETTE.

Cette raison-là, est une raison raisonnable ; ainsi je n't'en veux plus.

BLAISE.

C'est-i' ben vrai, ben vrai, mamselle Perette?

PERETTE.

C'est la pure vérité, mon ami Blaise ; et pour preuve, embrasse-moi.

BLAISE *l'embrassant.*

Jarni guoi! queû plaisir!..... Tiens, quand nous serons mariés, faudra nous fâcher à tout moment : ça fait qu'après, nous nous raccommoderons, et pis j't'embrasserai, et pis je recommencerons ; et ça fera que, ça fera que ; j'sais ben ce que ça fera. J'ai presque envie de recommencer.

PERETTE.

Allons, finis. Mamselle Lucette y est-elle?

BLAISE.

Oui ; attends, j'vais l'appeller (*Il appelle :*) Mamselle Lucette : eh! eh! mamselle Lucette.

SCÈNE XI.

PERETTE, BLAISE, LUCETTE.

LUCETTE.

QUE veux-tu, Blaise?

BLAISE.

Tenez, mamselle, c'est Perette qui vous demande.

PERETTE.

Ma marraine m'envoye vous prier d'v'nir ce soir chez elle.

LUCETTE.

Tu lui diras, qu'il faut que je reste à la maison, parce que M. le Bailli doit partir pour la ville jusqu'à demain.

BLAISE.

Oh! mon dieu oui!

LUCETTE.

A propos, est-ce qu'il est sorti, Blaise?

BLAISE.

Oui, mamselle; il est allé chez gros Pierre, et il m'a dit de lui apporter là ce qu'il faut pour son voyage, et puis de faire une commission que j'dis vous f'ra ben du plaisir.

LUCETTE.

Quelle est-elle?

BLAISE.

Mamselle, c'est un secret. Mais quand vous l'saurez, vous rirez ben, allez! A propos, j'oublie qu'il m'a recommandé de me dépêcher. Vlà qu'j'y cours. Adieu, Perette.

PERETTE.

Adieu, Blaise.

BLAISE *revenant sur ses pas.*

Adieu, Perette. Tiens, quand j'te quitte, j'me sens le cœur affligé d'la tristesse de la douleur. Mais pisqu'il le faut, il le faut ben: et puis j'vais courir, j'vais courir, que je ne serai pas l'instant d'une minute. Adieu, Perette. (*Il sort*).

SCÈNE XII.

PERETTE, LUCETTE.

LUCETTE.

TU l'aimes donc bien ?

PERETTE.

Ah ! dame, mamselle, qui n'aimeroit pas M. Blaise ? il est si genti !

LUCETTE.

Et tu serois bien aise de l'épouser ?

PERETTE.

Oh ! oui, ça me feroit ben plaisir.

LUCETTE.

Eh bien ; j'en parlerai à mon tuteur, et je ferai en sorte qu'il vous marie ensemble.

PERETTE.

Blaise m'a dit que M. l'Bailli n' demandoit pas mieux. Si c'étoit vrai, oh ! comme je serais aise ! Mais j'ai peur que ce ne soit pour se moquer de lui ; car il est si simple !

LUCETTE.

Et toi, tu n'es pas trop dégourdie ?

PERETTE.

Je le serai bientôt, car on dit que l'mariage dégourdit les filles, et j'vous assure que je ferai tout ce que j'pourrai pour avoir d'l'esprit, et p'têtre ben qu'étant deux, ça me viendra tout de suite.

LUCETTE.

Ecoute, Perette. Quand tu te marieras, je veux te donner un joli présent de noce.

PERETTE.

Mamselle, vous êtes ben bonne, certainement.

LUCETTE.

Puis-je me fier à ta discrétion ?

PERETTE.

Pour vous, je suis prête à tout faire.

LUCETTE.

Je vais te confier un secret, dont dépend mon bonheur.

PERETTE.

Si c'est un secret, vous pouvez compter sur moi; je n'en parlerai à personne, pis même à Blaise.

LUCETTE.

Gardes-t-en bien ! il pourroit jaser à M. le Bailli !

PERETTE.

Oh ! il n'est pas bavard ! Mais puisque vous l'défendez, i' n'en saura jamais rien.

LUCETTE.

Tu sauras donc que j'ai envie de me marier, et que j'ai fait choix de Charlot, le fils de notre voisin : nous nous aimons réciproquement, et sans la crainte de M. l'Bailli, il m'auroit déjà épousée.

PERETTE.

Il est vrai qu'il est ben méchant, M. l'Bailli; mais tout Bailli qu'il est, i' n'peut pas empêcher d'aimer. Parce qu'il n'aime pas, lui, croit-il qu'il faut que nous restions là, les bras croisés ?

LUCETTE.

Au contraire; il m'aime, il voudroit m'épouser;

mais je ne le puis souffrir ; j'aimerois mieux mourir ; que d'être à lui.

PERETTE.

Ma fine, vous avez ben raison : il est vieux, et toujours malade : je ne voudrois pas un mari comme ça, quand on me donneroit le chaquiau du village. A la bonne heure, un biau garçon comme Blaise ! car il faut être jeune pour se marier.

LUCETTE.

Comme il est parti pour la campagne, je voudrois qu'en t'en allant, tu avertisses Charlot de venir. Blaise est sorti, et nous pourrions jaser pendant son absence.

PERETTE.

Vlà qu'j'y cours.

LUCETTE.

Sur-tout, n'en parle à qui que se soit !

PERETTE.

Soyez tranquille, mamselle Lucette ; j'suis la fille la moins causeuse du village, et quand on m'a confié quelque chose, on n'me feroit pas jaser pour tout l'or du monde. (*Perette sort.*)

SCÈNE XIII.

LUCETTE *seule.*

QU'ELLE est bonne fille, cette Perette ! c'est bien dommage qu'elle soit si simple ! mais elle a bon cœur, et cela vaut bien d'l'esprit. Je puis donc jouir en paix du plaisir d'entretenir Charlot. Il a peut-être parlé à son père. Oh ! si jamais je deviens sa femme !

J'entends du bruit; c'est cet imbécile de Blaise; retirons-nous dans notre chambre. (*Elle sort*).

SCÈNE XIV.

CHARLOT, BLAISE.

BLAISE.

Oui, M. Charlot, il m'a dit : Rends-moi le service d'aller avertir Charlot que Lucette a à lui parler.

CHARLOT.

Qui t'a dit cela?

BLAISE.

Pardine, c'est M. l'Bailli.

CHARLOT.

Que dis-tu? M. l'Bailli!

BLAISE.

Ah! mon dieu, que je suis bête! c'est mamselle Lucette que je veux dire.

CHARLOT.

Mon cher ami, que ne te dois-je pas, pour le service que tu me rends!

BLAISE.

Ce sarvice-là est ben à vot' sarvice. J'suis très-obligeant, moi!

CHARLOT.

(*A part.*) Je vais donc entretenir sans contrainte ma chère Lucette! (*Haut.*) Je suis au comble du bonheur.

BLAISE.

(*A part*). Tiens, qu'il est farce! Le bonheur d'être sous l'escalier n'est pas grand.

CHARLOT.

Mon cher ami Blaise, fais-moi le plaisir d'avertir Lucette que je suis ici.

BLAISE.

Avec ben volontiers certainement : j'vais prendre mes jambes à mon cou, et je serai revenu en deux tours de mains. (*Il sort*).

SCÈNE XV.

CHARLOT *seul.*

CE pauvre Blaise! j'espère ben, quand nous serons mariés, le récompenser de sa complaisance. Mon père n'attend que le retour de M. l'Bailli pour demander Lucette en mariage. Il y consentira sans doute. O ma Lucette! que ne te dois-je pas, de m'avoir ménagé cette entrevue! Cette attention est une preuve de ton amour pour moi.

SCÈNE XVI.

BLAISE, CHARLOT.

BLAISE *accourant.*

LE vlà, le vlà, le vlà.

CHARLOT.

Qui donc?

BLAISE.

Pardine, lui!

CHARLOT.

Qui lui?

BLAISE.

M. l'Bailli.

CHARLOT.

O ciel! il est possible!

BLAISE.

Oui, M. Charlot, c'est lui-même en parsonne vivante. Je l'ai apperçu dans la cour, qui causoit avec Nicaise.

CHARLOT.

Comment allons-nous faire pour éviter sa présence, mon cher Blaise?

BLAISE.

Ma fine, j'n'en sais rien.

CHARLOT.

Il n'y a pas moyen de sortir sans qu'il m'apperçoive, et je serois au désespoir de causer le moindre chagrin à ma chère Lucette. Si je pouvois me cacher?

BLAISE.

Certainement qu'vous avez raison; mais dans quel endroit? Il a emporté la clef du grenier et celle de la cave. C'est que pour celle-là, il ne l'oublie jamais, parce qu'i' dit comme ça que le vin chasse la tristesse; et il aime la gaîté.

CHARLOT.

Dépêchons-nous, au lieu de jaser, car il peut nous surprendre.

BLAISE.

Sans doute: c'est qu'il ne faut pas s'endormir, voyez-vous!

CHARLOT.

Allons, cherchons, mon cher ami.

BLAISE.

Attendez ; il me vient une bien bonne idée : j'vais vous cacher sous l'escalier que vlà : c'est là où nous mettons nos pommes, et M. l'Bailli n'y cherche jamais.

CHARLOT.

Que je t'ai d'obligation !

BLAISE *ouvrant la porte.*

Entrez vîte. A propos, ne mangez pas nos pommes, au moins !

CHARLOT.

Sois tranquille ; et sitôt qu'il sera parti, viens me délivrer.

BLAISE.

Ne craignez rien ; j'sais ce qu'il faut faire, j'ons de la mémoire. (*Il ferme la porte et ôte la clef*). N'vous impatientez pas, M. Charlot, j'vais porter la clef à M. l'Bailli : n'vous impatientez pas. (*Il saute*). Morgué ! que j'ai donc d'esprit ! J'épouserai Perette. Courons nous acquitter de not' commission. M. Charlot, n'mangez pas nos pommes. J'épouserai Perette. Tatigué ! queû plaisir ! Je ne m'en sens pas d'aise. (*Il sort*).

SCÈNE XVII.

CHARLOT *sous l'escalier.*

CHARLOT *appellant.*

BLAISE, mon cher Blaise, écoute-moi.... Personne ! Le drôle ! avec son air d'innocence, il étoit d'intelligence avec ce coquin de Bailli pour m'attraper. Oh ! il me le payera cher !... Ce n'est pas

pour moi que je crains; mais, ma chère Lucette, je gage que l'Bailli n'a inventé cette ruse d'enfer que pour la forcer à l'épouser. Oh! j'y mettrai bon ordre! Il me semble entendre quelqu'un. Ecoutons.

SCÈNE XVIII.

LUCETTE, CHARLOT.

LUCETTE.

JE n'entends plus rien. Il paroît que Blaise est sorti. Je suis dans une inquiétude mortelle. Charlot devroit déjà être venu. Ne m'aimeroit-il pas? Oh! rejettons cette idée; il m'a cent fois juré de n'aimer que moi seule; et son cœur ne me trompoit pas. Peut-être que Perette n'a pas fait ma commission. Cependant elle paroissoit trop sincère pour me trahir. Attendons encore quelques instans..... Quand on aime, le tems paroît bien long!

CHARLOT.

O ma chère Lucette! faut-il que ton amour pour moi t'expose à essuyer les mauvais traitemens du Bailli?.....

LUCETTE.

Il me semble entendre parler.

CHARLOT.

Je ne suis pas seul ici. Si c'étoit elle! que risquons-nous? Appellons. Lucette, Lucette, est-ce vous?

LUCETTE.

Qui m'appelle?

CHARLOT.

C'est moi, c'est Charlot.

LUCETTE.

J'étois bien sûre qu'il m'aimoit! Je m'en veux de l'avoir soupçonné. Mais où es-tu donc?

CHARLOT.

Par ici.

LUCETTE

As-tu résolu de te moquer de moi, en te cachant? Tiens, Charlot, si tu ne parais pas, je m'en vas.

CHARLOT.

Mais je suis enfermé.

LUCETTE.

Où donc?

CHARLOT.

Sous l'escalier.

LUCETTE *courant à la porte.*

O ciel! est-il possible? Ah! mon ami, qui donc a pu t'enfermer ici?

CHARLOT.

C'est Blaise.

LUCETTE.

Nous sommes trahis! Comment allons-nous faire?

CHARLOT.

Ce n'est pas pour moi que je suis inquiet; mais toi, ma chère Lucette, tu vas être exposée aux injures du Bailli et de ta tante Simone: et je crains, d'après cela, que mon père ne puisse les faire consentir à notre mariage.

LUCETTE.

Si je pouvois ouvrir cette porte? (*Elle essaye*). Mais non, elle est trop bien fermée. Ah! Charlot, que je suis malheureuse!.....

CHARLOT.

C'est moi qui cause ton chagrin; cette idée me désespère.

LUCETTE.

Mon ami, il me vient une idée ; le Bailli a coutume de laisser les clefs de la maison dans un tiroir ; je vais les chercher, je les essayerai, et peut-être qu'il s'en trouvera une... Attends ; dans un moment je suis à toi. (*Elle sort*).

CHARLOT.

Comme elle m'aime ! je l'épouserai malgré M. le Bailli. Il n'est que son tuteur ; et l'amour parle en ma faveur. Je ne puis revenir de ce coquin de Blaise ! Oh ! si je puis sortir d'ici, j'aurai soin de le remercier de sa peine !

LUCETTE. (*Elle essaye des clefs.*)

Les voilà, mon cher Charlot, essayons.... Non... pas encore. Je crois que celle-ci .... Que c'est impatientant ! elle n'y va pas encore.

CHARLOT.

Est-ce la dernière ?

LUCETTE.

En voici encore deux..... Celle-ci, je crois..... Oui, encore un tour. (*La porte s'ouvre*). O ciel ! j'ai réussi..... (*S'embrassant tous deux*). Mon cher Charlot !

CHARLOT.

Ma chère Lucette ! l'amour nous protège... Embrasse-moi encore, pour me dédommager du chagrin que j'ai éprouvé. (*Ils s'embrassent*).

LUCETTE.

Mon ami, il ne faut pas perdre de tems. Le Bailli, sans doute, ne tardera pas à rentrer pour jouir de notre confusion. Malgré la peine que j'ai de te quitter, va-t-en, mon cher Charlot.

CHARLOT.

Comment ! si-tôt ? ah ! Lucette !

LUCETTE.

La prudence l'exige.

CHARLOT.

Oui, je vais te quitter ; mais je veux me venger du Bailli. Si tu veux m'aider, nous ferons tomber sa ruse sur lui-même, et il maudira plus d'une fois le tour qu'il nous a voulu jouer.

LUCETTE.

Comment cela ?

CHARLOT.

Écoute mon projet..... Quand cet imbécille de Blaise est venu me chercher comme de ta part, je revenois de la Ville avec mon père. Impatient de te voir, j'ai laissé notre âne dans la cour. Il n'y a qu'un pas d'ici chez nous. Je vais le chercher. Tu as la clef de ce caveau ; nous le mettrons à ma place ; et quand le Bailli viendra.....

LUCETTE.

Ce tour est bien imaginé ; j'y consens de tout mon cœur ; dépêche-toi sur-tout ; car je crains toujours qu'il ne revienne.

CHARLOT.

Je suis ici dans l'instant. D'ailleurs, je guetterai si par hasard je l'apperçois. (*Il sort.*)

SCÈNE XIX.

LUCETTE *seule.*

PEUT-ON pousser la méchanceté plus loin que ce maudit Bailli ? Pour cet imbécille de Blaise, je ne lui en veux point. L'espoir d'épouser Perette l'aura engagé à servir les projets de mon tuteur. Je le haïssois déjà ; mais ce dernier trait augmente encore pour lui et ma haine et mon mépris. (*Elle rit.*) Je ne puis m'empêcher de rire, quand je songe au projet de Charlot. Ils seront

bien

bien étonnés à l'aspect de l'amant qu'ils appercevront ! Je suis persuadée que M. le Bailli deviendra la risée de tout l'village. Ma foi, tant mieux : ce sera pour me venger des mauvais traitemens qu'il m'a fait essuyer..... Mais je crois entendre Charlot.

SCÈNE XX.

CHARLOT, LUCETTE.

CHARLOT *amenant l'âne.*

Dia, hu, ho; viens, Cadet, viens.... Tiens, Lucette, voilà mon rival, ou plutôt celui du Bailli.

LUCETTE.

Ne perdons point de tems; enfermons-le tout de suite, car Blaise peut rentrer.

CHARLOT.

Tu as raison. (*Il fait entrer l'âne dans le caveau, en ferme la porte*). A présent, il faut attendre le succès de notre ruse; j'espère que, pour ma peine, tu ne me refuseras pas un baiser.

LUCETTE.

Tu demandes toujours !

CHARLOT.

Tu ne peux me refuser celui-là.

LUCETTE.

J'y consens, mais à une condition.

CHARLOT.

Quelle est-elle?

LUCETTE.

C'est que tu partiras tout de suite; car je crains toujours d'être surprise.

CHARLOT.

Eh bien, pour la peine, j'en prendrai deux. (*Ils s'embrassent*). Adieu, méchante. (*Il sort*).

SCÈNE XXI.

LUCETTE *seule.*

A PRÉSENT, vienne M. le Bailli quand il voudra ; je ne le crains plus ; et nous lui prouverons que l'amour est plus fin que tous les Baillis du monde.

BLAISE *dans la coulisse.*

Ah! mon dieu, mon dieu ! qu'c'est donc drôle ! (*En riant.*) Ha, ha, ha.

LUCETTE.

Voilà notre imbécille qui revient : évitons sa présence.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XXII.

BLAISE *seul.*

J'VAIS donc me marier! comme j'vais me r'carrer ce jour-là! Je n'épargnerai rien pour que ça soit réluisant. D'abord j'mettrai c'thabit tout neuf que M. l'Bailli m'a donné après l'avoir porté sept ans ; puis une retapure à mon toupet qui comptera, avec une blouque à l'œil ; et ma queue donc! j'oublions. Dame, c'est que l'jour qu'on s'marie, faut une belle queue ! Et puis Perette, all' s'ra dans ses atours avec un gros bouquet, et puis les ménétriers. Nous ferons danser un rigaudon : j'ouvrirai l'bal, et chacun dira : R'gardez ce M. Blaise, queû grâce!

queû tournure il a ! On n'diroit pas qu'il est d'un village d'campagne au moins ! n'gnia que l'inducation pour mouler un joli garçon ! C'est la vérité vraie : et tout un chacun, dans la noce, dira : M. l'marié par-ci, madame la mariée par-là. Je répondrai : Vous êtes ben bon, certainement ; gnia pas d'quoi... Ensuite on m'embrassera. J'voudrai que ça soit tous les jours l'jour de ma noce, moi. A propos, j'oublioi : et M. Charlot ? I' doit ben s'ennuyer d'être enfermé comme ça ! Sans mon mariage avec Perette, j'l'aurois averti de la tricherie de M. l'Bailli ; mais j'suis amoureux, et l'envie du desir d'épouser ma future, m'a tenu bouche close. Parlons-li un tantinet ; ça l'consolera. (*Il va contre la porte.*) M. Charlot, je ne vous en veux pas, certainement : ce n'est pas ma faute, si je vous ai enfermé..... Tiens, i' n'répond pas ! ah ! c'est qu'i' boude..... N'vous impatientez pas : j'ai porté la clef à M. l'Bailli, qui n'étoit parti en campagne, qu'pour la frime : il va venir tout-à-l'heure avec la mère Simone, et puis des voisins et voisines : c'est l'affaire d'un moment..... Comme i' souspire ! ça m'fend le cœur. Vous ne répondez rien..... Ah ! c'est qu'i' dort..... Écoutons..... M. Charlot, dormez-vous ? Répondez donc, si vous dormez..... Motus..... Ah ! mon dieu, j'crois qu'il mange nos pommes. Oh ! si j'avois la clef ! comme je l'en empêcherois !..... Va, mange, mange ; M. l'Bailli te fera faire la digestion..... A la fin, je perds patience. (*Il frappe à coups de pied à la porte*). Si c'est indigne d'manger les pommes d'autrui ! des pommes qui me servent pour mon déjeûner et mon goûter ! Ah ! mon dieu, faudra que j'mange du pain sec à présent ! ma foi, c'est bien régalant, ce régal-là !

(*Il refrappe à la porte*).

SCÈNE XXIII.

BLAISE, LE BAILLI, LA MÈRE SIMONE ET DES VOISINS.

LE BAILLI.

EH bien! quel est donc le bacchanal que tu fais à cette porte?

BLAISE.

Pardine, M. Charlot n'se gêne pas : i' mange nos pommes.

LE BAILLI.

Vous voyez, commère, avec quelle effronterie il se comporte? tandis qu'il devroit rougir d'être enfermé! le suborneur semble encore se moquer de nous. Ho-ho! j'avertirai son père, et j'espère bien.....

SIMONE.

Vous avez raison..... Il faut faire ensorte que cette leçon le corrige pour toujours de l'envie de débaucher les filles. Mais où est donc Lucette?

LE BAILLI.

Blaise, va chercher Lucette.

BLAISE.

Vlà qu'j'y vas. (*Il sort*).

LE BAILLI.

Mes amis, je vous ai amené pour servir de témoins dans cette affaire-ci. Je tiens enfermé Charlot, le fils de mon voisin Mathurin. Le drôle vouloit débaucher ma pupille; et vous voyez combien il est important

de punir le vice ; car, sans cela, que deviendroit l'honneur des familles ? Je viens d'envoyer chercher Lucette, afin de lui faire honte devant vous. Justement la voici.

SCÈNE XXIV.

LES MÊMES, LUCETTE, BLAISE.

LUCETTE.

Que desirez-vous, Monsieur ? Je me rends à vos ordres.

SIMONE.

C'est donc toi, effrontée ? (*Elle va pour la frapper*).

LE BAILLI *avec emphase.*

De la modération, commère ! de la modération ! Il ne faut pas ici de voie de fait ; il faut procéder juridiquement à l'interrogation des coupables par-devant les témoins que voici.

SIMONE.

Non, non, je ne souffrirai pas qu'elle me déshonore. Une fille que j'ai élevée comme mon enfant ! Je ne sais qui me tient que je ne l'étrangle.

BLAISE.

Ah ! j'dis, pas d'ça, dame Simone ! Quand vous l'étrangleriez, i' n'en seroit ni pu ni moins ; par ainsi, rengaînez le courroux d'vot' colère.

SIMONE.

Ote-toi d'là, imbécille, ou je vais t'assommer.

BLAISE.

Rien n'presse, entendez-vous ? (*A part.*) Oh ! la méchante femme !

LUCETTE.

A la fin, daignerez-vous m'instruire quel est le sujet qui vous met si fort en courroux ?

LE BAILLI.

Comment ! après l'amour que j'ai pour toi, me trahir ainsi ! Ah ! Lucette, j'aurois cru que vous seriez plus sincère !

SIMONE.

Donner des rendez-vous à des garçons, et les faire cacher dans la maison de M. l'Bailli ! et vous osez demander pourquoi nous sommes en colère !

BLAISE.

Vous n'dites pas le vrai d'la vérité, dame Simone ! C'est moi qui ai enfermé l'Monsieur dans not' caveau, et non pas mamselle Lucette. C'est qu'i' faut d'la justesse !

LUCETTE.

Je suis lasse d'un tel discours. Puisque c'étoit pour m'accabler d'injures que vous m'avez mandé, vous pouviez vous éviter cette peine.

SIMONE.

Écoutez-la : all' a encore raison ! Peux-tu nier, parles, de n'avoir pas fait entrer Charlot dans la maison pendant l'absence de M. l'Bailli, de l'avoir fait cacher dans le caveau que voilà, et dont voici la clef ? Oses-tu répondre, d'après cela ?

LUCETTE.

Je vous assure que je suis très-innocente de ce que vous m'accusez, et que je ne comprends rien à un pareil discours.

LE BAILLI.

C'est avoir trop de patience : il faut la convaincre, en faisant sortir son amant..... Blaise, tiens, ouvre la porte.

SIMONE.

J'espère que tu ne nieras pas à présent?

BLAISE *ouvrant la porte.*

Allons, M. Charlot, sortez, s'il vous plaît.... Non, c'est qu'il faut être poli..... Tiens, c'est un âne, M. l'Bailli! c'est un âne!

Tous riant.

Ha, ha, ha!

LE BAILLI.

Je reste confondu.

SIMONE.

Eh bien, que veniez-vous donc m'étourdir avec votre Charlot, et d'autres balivernes? Je commence à croire que Lucette n'a pas tant de tort que vous vouliez me le persuader.

LE BAILLI.

Je vous assure, commère.....

SIMONE.

Allez, vous êtes un vieux fou.

LUCETTE.

Ma tante, croyez que tout ce qu'on vous a dit sont autant d'impostures: rendez-moi votre amitié, et soyez sûre que j'en ai toujours été digne.

LE BAILLI.

C'est ce coquin de Blaise qui est cause de tout cela. Viens ça, drôle, parle; d'où vient cet âne?

BLAISE.

Cet âne, M. l'Bailli? je ne le connois pas plus que vous: demandez-lui plutôt. Tout ce que je sais, c'est que j'ai enfermé M. Charlot, et que je vous ai fidèlement porté la clef.

LE BAILLI.

(*A part.*) Je suis perdu de réputation dans le village. (*Haut.*) Malheureux! sors de ma présence.

BLAISE.

Donnez-moi c't'âne, M. l'Bailli, pour mon présent de noce.

LE BAILLI.

Scélérat ! tu mériterois que je te fasse pendre.

BLAISE.

Gardez vot' cadeau pour vous : j'n'aime pas la danse.

LE BAILLI.

Je suis d'une colère !..... Mais qui diable vient frapper à la porte ? Va ouvrir.

SCÈNE XXV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, MATHURIN, CHARLOT.

MATHURIN.

Voisin, excusai la liberté que je prenons ; mais comme vous êtes la justice du village, je venons nous plaindre qu'on nous a pris notre âne.

LE BAILLI.

(*A part.*) Que le diable t'emporte avec lui! (*Haut.*) Il faut faire informer : avez-vous des témoins ?

MATHURIN.

Aucun.

LE BAILLI.

Tant pis, voisin, tant pis. (*A part*). S'il pouvoit s'en aller !

CHARLOT.

Mais, mon père, j'crois que M. l'Bailli se moque de nous, et que lui-même.....

LE BAILLI.

Insulter la justice! *O tempora! ó mores!*

CHARLOT.

Parbleu! je ne me trompe pas; c'est lui-même; c'est notre âne.

BLAISE.

C'est qu'il aime à voisiner, voyez-vous.

MATHURIN.

Par quel hasard, voisin..... l'avez-vous donc chez vous?

BLAISE.

Ma fine, il s'est trouvé sous not' escalier, et j'dis, là i' n'se gênoit pas : il mangeoit nos pommes avec un appétit.... dont je me souviendrai long-tems.

MATHURIN.

Que viens-tu me baragouiner, avec ton escalier?

BLAISE.

Sans doute, parce que M. l'Bailli vouloit li jouer un tour?

MATHURIN.

A not' âne?

BLAISE.

Eh non, à M. Charlot.

LE BAILLI.

Ne l'écoutez pas; c'est un menteur, un coquin, que je chasse de chez moi.

SIMONE.

Si fait : écoutons jusqu'à la fin. Parlez, mon ami.

CHARLOT.

Tenez, mon père, je vais vous expliquer cela mieux que lui. J'aime Lucette, je suis payé de retour. En revenant de la ville, j'ai trouvé Blaise qui venoit me chercher comme de sa part. Je suis vîte accouru : il

a feint d'entendre M. le Bailli, et m'a fait cacher dans cette chambre, en a emporté la clef. Un heureux hazard ayant amené Lucette ici, nous avons trouvé le moyen d'ouvrir la porte. Pour lui rendre la pareille, j'ai été chercher notre âne, et l'ai enfermé à ma place. Voilà tout le mystère. Si M. le Bailli veut m'accorder sa pupile, je lui donne ma parole d'honneur de ne jamais parler de cette aventure, et j'espère que ces Messieurs en feront autant.

Tous.

Oui, oui.

CHARLOT.

Et vous, Madame, je vous supplie, ne vous opposez pas à mon bonheur.

LUCETTE.

Ma tante, je joins mes prières aux siennes.

MATHURIN.

Allons, mère Simone, faisons le bonheur de ces enfans-là. Vous avez été jeune, ainsi que moi; et vous savez que quand on s'aime.....

BLAISE.

C'est ben genti d'être marié! Aussi j'épouserai Perette : pas vrai, M. l'Bailli?

LE BAILLI *à Blaise.*

Tais-toi, butor. Père Mathurin, ma foi, j'y consentirai volontiers : mais la dot?

MATHURIN.

Ne parlons pas de cela, voisin : je suis riche, et ça suffit.

SIMONE.

Je crois que le mieux est de faire ce mariage. Qu'en pensez-vous, compère?

LE BAILLI.

J'y consens de tout mon cœur, mais promettez-moi le secret.

SIMONE, MATHURIN, etc.

Comptez sur notre discrétion.

BLAISE.

Et mon présent d'noce, à moi ?

CHARLOT.

Prends cet âne, je te le donne, et j'y joins la petite ferme qui est au bout du village : qu'en pensez-vous, mon père ?

MATHURIN.

Bien, mon fils; je suis de ton avis. Allons de ce pas chez le tabellion, terminer le contrat. Pour vous, Messieurs, j'espère que vous nous ferez le plaisir d'être de la noce ?

BLAISE *au Public.*

Messieurs, on me donne un âne, une ferme, et j'épouse Perette : tout cela n'est rien pour moi, si vous n'y joignez votre suffrage. Malgré sa simplicité, si Blaise a pu vous amuser un instant, son bonheur sera parfait.

FIN.

COMÉDIES NOUVELLES

Qui se trouvent chez le même Librair

L'Apothéose de Beaurepaire, comédie en 1 acte et en vers, du citoyen Lesur.	»	15
Le Château du Diable, comédie héroïque en 4 actes et en prose, du citoyen Loaisel Tréogathe.	1	5
La Bisarrerie de la Fortune, comédie en 5 actes et en prose, par le même.	1	10
Le Cousin de tout le Monde, comédie en 1 acte et en prose, du citoyen Picard.	1	
Les Brigands de la Vendée, opéra-vaudeville en 2 actes et en prose, par le C. Boullay.	1	5
Arlequin friand, comédie en un acte et en prose, par le Citoyen Picard.	1	5
La Moitié du chemin, Comédie en trois actes et en vers, par le C. Picard. . .	1	10
A-bas la Calotte, ou les Déprêtrisés, comédie en un acte, par le citoyen Rousseau. . .	1	5

De l'Imprimerie de CORDIER, rue neuve Beaurepaire, No. 382.